

» chassés honteusement, pour le salut de nos peuples et pour
 » le nôtre. Or, comme nous tenons l'empire de Dieu seul,
 » qui a soumis les nations au glaive de la force, ainsi que l'a-
 » pâtre saint Pierre a dit lui-même : « Honorez César, »
 » nous déclarons que les clercs ou les laïques, quelle que soit
 » leur dignité, qui soutiendront que notre couronne relève
 » de la cour de Rome, seront punis à l'instant; car nous
 » sommes décidé à exposer notre trône et même notre vie
 » pour le soutien de notre dignité. »

Bien déterminé à punir le pape et ses cardinaux, Frédéric rassembla ses troupes à Augsbourg, et se fit précéder en Lombardie par le chancelier Reinald et par Othon, comte palatin de Bavière, avec la mission de faire reconnaître dans toutes les villes l'autorité impériale. Adrien, alarmé des succès des lieutenants de l'empereur, et redoutant les effets de sa vengeance, se décida à lui adresser une ambassade pour traiter de la paix; Henri, prêtre-cardinal du titre de Saint-Nérée, et Hyacinthe, diacre-cardinal de Sainte-Marie, furent choisis par le saint-père pour cette négociation difficile.

Avant de partir, les légats demandèrent aux commissaires de l'empereur, qui se trouvaient à Modène, un sauf-conduit pour se rendre en Allemagne, ce qui leur fut accordé sans difficulté; néanmoins, au passage des Alpes, deux comtes palatins attaquèrent l'escorte des cardinaux, les firent prisonniers et les mirent aux fers. Ce fut en vain qu'ils exhibèrent le sauf-conduit des commissaires impériaux, les comtes palatins refusèrent de leur rendre la liberté; et ils furent obligés, pour obtenir la permission de continuer leur route, de faire venir de Rome le frère d'Hyacinthe, qui resta en otage à

leur place, jusqu'à l'entier payement d'une forte rançon.

Enfin, après bien des fatigues et des dangers, ils arrivèrent au camp d'Augsbourg : le lendemain, ayant été admis en présence de Frédéric, ils se prosternèrent à ses pieds, le saluant, au nom du pape et du sacré collège, comme empereur de Rome et du monde; ils le supplièrent d'accorder un entier pardon au pontife pour tout ce qui s'était passé, et lui présentèrent une lettre en rétractation de celle qui avait excité sa colère. Frédéric, satisfait de cet acte de soumission du saint-siège, déclara qu'il rendait son amitié au pontife et au clergé de Rome, et donna le baiser de paix aux ambassadeurs; il leur fit en outre de magnifiques présents et les renvoya en Italie. Mais cette querelle était à peine terminée, qu'il s'en éleva une autre plus violente encore entre l'empereur et le pape, au sujet du duc de Pologne, qui avait refusé de faire à genoux hommage-lige à Frédéric, et s'était placé sous la protection de la cour de Rome.

A cette époque, l'empereur Barberousse était sans contredit le plus puissant monarque de l'Europe. De sa seule autorité il avait donné la couronne royale de Bavière à Ladislas, et l'investiture de la Pologne au roi de Danemark; la Hongrie était tributaire de l'empire, et l'Angleterre elle-même envoyait à ce prince des ambassadeurs chargés de riches présents, pour obtenir son alliance. Enfin, l'Allemagne entière était sous la domination absolue de Frédéric; et dans toute l'étendue de ses immenses états, aucun ennemi n'osait s'élever contre le souverain. Milan seul avait voulu revendiquer sa liberté; et aussitôt des troupes nombreuses avaient envahi la Lombardie; les campagnes avaient été dé-

vastées, les habitants égorgés, et tout était rentré dans le devoir.

Adrien, jaloux d'exercer par lui-même et à son profit un despotisme qu'il regardait comme un attribut du saint-siège, saisit avec empressement l'occasion que lui fournissait Boleslas de censurer l'empereur. Il écrivit à Frédéric une lettre respectueuse et énergique, pour lui rappeler les serments solennels qu'il avait faits devant la Confession de saint Pierre, de protéger tous les alliés de l'Église.

Un simple prêtre fut chargé de porter cette missive à la cour d'Augsbourg; mais le prince accueillit très-mal les remontrances du saint-père, et lui renvoya la lettre suivante, écrite avec les formules usitées par les empereurs des premiers siècles de l'Église, en plaçant son nom avant celui du pape : « Ignorez-
» tu donc, évêque romain, que tu tiens de la libéralité des
» princes tout ce que tu possèdes? Ouvre l'histoire, et tu te
» convaincras entièrement de cette vérité. Ainsi pourquoi
» nous serait-il défendu d'exiger l'hommage de celui qui tient
» nos régales? Est-ce parce que tu as décidé que cette céré-
» monie était inutile? Rends donc à Dieu ce qui est à Dieu,
» et à César ce qui est à César.

» Tu te plains de ce que nos églises et nos villes sont fermées à tes cardinaux; mais vaudrait-il mieux, évêque maudit, que nous ouvrissions nos coffres à tes pillards pour laisser enlever notre or et notre argent? Sommes-nous donc de si grands coupables, parce que nous voulons mettre un frein à ton insatiable avidité?

» Que tes prêtres viennent prêcher les saintes maximes de l'Évangile, et nous ne leur interdirons plus le seuil de

» nos demeures! Va! nous connaissons trop bien les mœurs infâmes de ton clergé, et nous savons que le démon de l'orgueil et de l'avarice s'est emparé pour toujours du trône de l'Apôtre!..... »

Cette lettre fut remise à des officiers qui devaient la porter à Rome, et profiter de leur mission pour s'entendre avec les citoyens afin d'aviser aux moyens de s'emparer des principales forteresses de la ville : mais ce projet fut suspendu par la mort d'Adrien, qui eut lieu le 1^{er} septembre 1159, dans la ville d'Anagnia. Ses restes furent transportés à Rome et déposés dans la basilique de Saint-Pierre.

Conrad d'Ursperg rapporte sur la mort du pontife un incident assez bizarre; il prétend que le jour où le saint-père écrivit la bulle d'excommunication contre Frédéric Barbe-rousse, il but dans une coupe de l'eau de fontaine où se trouva par hasard un insecte qui s'attacha à la gorge du pape et lui rongea l'œsophage, malgré tous les secours des plus habiles docteurs; d'autres historiens attribuent sa mort à une esquinancie.

Pendant un règne d'environ cinq années, Adrien s'occupa d'augmenter les domaines et les trésors de Saint-Pierre, et son avarice était tellement sordide qu'il refusa constamment d'envoyer les plus légers secours à ses parents de Cantorbéry, préférant qu'ils vécussent du pain de l'aumône et de la charité des prêtres de leur paroisse, plutôt que de voir diminuer son épargne.

Pour juger de l'esprit de réforme pendant la seconde moitié du douzième siècle, il suffit d'analyser les deux ouvrages que Jean de Sarisbéry publia sous le pontificat d'Adrien. Dans le

premier, intitulé Polycratique, ou traité des amusements des courtisans et des vestiges des philosophes; il condamne le jeu, la chasse, la musique et la danse, qui étaient les seules occupations des seigneurs; il blâme les coutumes usitées dans les cours d'entretenir des troupes de bouffons, de magiciens, d'astrologues; enfin il exprime sur le régicide des idées assez singulières pour un prêtre: « Non-seulement, » dit le docte prélat, il est permis de tuer un roi, mais encore » il est juste, il est méritoire de frapper un tyran; parce » que celui qui opprime par le droit du glaive doit périr par » le glaive; et le chrétien qui ne poursuit pas cet ennemi » des hommes pêche contre lui-même et contre l'état. Dieu, » dans les saintes Écritures, commande la mort des oppres- » seurs du peuple, et les prophètes ont glorifié Aod, Jahel » et la belle Judith. » Son ouvrage se termine par des maximes qui rappellent celles de Grégoire VII; il dit que « Les rois » sont assujettis à l'Église; qu'ils reçoivent d'elle le pouvoir » de punir, comme le bourreau reçoit de la justice le droit de » torturer les hommes, et qu'ainsi ils sont les derniers des » ministres du sacerdoce, puisqu'ils exercent des fonctions » qui souilleraient la main du prêtre. »

Dans son second ouvrage, intitulé Métalogique, Jean de Sarisbéry traite de la saine dialectique et de la véritable éloquence; il fait le dénombrement des grands hommes ses contemporains, et critique avec une profonde sagacité les rhéteurs et les sophistes; il attaque même Aristote, et relève les erreurs de ce philosophe, tout en se montrant l'admirateur de ses écrits.

ALEXANDRE III,

MANUEL COMNÈNE,
empereur d'Orient.

175° PAPE.

LOUIS VII,
roi de France.

VICTOR IV, ANTIPAPE.

Élection d'Alexandre III. — Schisme dans l'Église romaine. — Élection de Victor. — Le pape persécute son compétiteur. — Lettres pour Alexandre. — Lettres pour Octavien. — Députation de l'empereur à Alexandre. — Conduite du pape envers les ambassadeurs. — L'antipape est favorisé par l'empereur. — Suites du schisme. — Alexandre se réfugie en France. — Il excommunie l'empereur. — Conférences de Saint-Jean de Laune. — Honneurs rendus au pape par les rois de France et d'Angleterre. — Mort de Victor. — Élection de l'antipape Pascal III. — Retour du pontife à Rome. — Seconde fuite d'Alexandre. — Légation d'Angleterre. — Querelle entre le pape et le roi d'Angleterre. — Assassinat de l'archevêque de Cantorbéry. — Absolution du roi d'Angleterre. — L'empereur est couronné par l'antipape. — Mort de Pascal III et élection de Calixte III. — Simonie du pape. — Négociations pour la paix entre le pape et l'empereur. — Lâcheté de Frédéric Barberousse; il consent à être foulé aux pieds du pontife. — Paix entre l'autel et le trône. — Soumission de l'antipape Calixte. — Histoire de l'antipape Lando. — Concile de Latran. — Croisade contre les Albigeois. — Persécution contre les Vaudois. — Mort d'Alexandre III.

Après la mort d'Adrien, les évêques et les cardinaux s'assemblèrent dans la basilique de Saint-Pierre pour procéder